

*vengeance ; c'est moi qui rétribuerai », dit le Seigneur. Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car, en agissant ainsi, tu amasseras des charbons de feu sur sa tête. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal par le bien(1).»*

Sur un signe, le lecteur s'arrêta

— Frères, reprit le président, avant d'écouter celui qui doit nous parler du Christ Jésus, avez-vous quelque plainte à formule, quelque désir à proposer ?

Un jeune homme, un pêcheur du golfe, se leva.

— Je dirai simplement ce qui est. Il y en a parmi nous qui ne sont pas du même avis sur nos rapports avec ceux qui adorent les dieux de pierre. Les uns disent qu'il faut les fuir comme la peste, de peur que leur vie sensuelle et superstitieuse ne soit pour nous comme un appât toujours tendu. Ils maudissent cette ville païenne, qu'ils nomment Sodoma. Gomora ; ils appellent sur elle le feu du ciel. Les autres, et j'en fait partie, pensent que c'est en nous mêlant aux païens que nous pourrions par nos exemples et par nos paroles les convertir au Christ. Nous ne pouvons pas éviter complètement de les fréquenter. Moi, je suis pêcheur, obligé de me joindre aux autres ; je m'abstiens de participer à leurs rites, mais j'en suis forcément le témoin. Et parfois je dois, pour la vente du poisson, prêter le sermon d'usage. Si nous nous séparons des autres en tout, il nous sera plus difficile de faire le bien, on nous remarquera davantage, et puis nous sommes si peu nombreux, comment vivre ? Quelle est donc sur ce point la pensée des apôtres ?

Tous les yeux se fixèrent sur le vieillard.

— O mes enfants, répondit-il, avant toutes choses aimez-vous les uns les autres. Vous venez d'entendre l'apôtre Paul : ayez la haine du péché, soyez indulgents pour les pécheurs ; condamnez le mal, mais ne maudissez personne. Oui, laissez faire Dieu : c'est à lui qu'il appartient de juger et de punir.

Vous êtes mêlés à la masse comme le levain à la pâte. C'est nécessaire, pour que par vous le Seigneur choisisse les siens. Mais vous devez être en ce monde comme n'y étant pas. S'il vous est impossible de ne pas voir l'immodestie de ce siècle, vous devez en vous-mêmes la mépriser et la détester, s'il vous est impossible de ne pas parler à ceux qui vivent selon la chair, vous devez éviter les paroles inutiles. Que votre zèle soit raisonnable ! Fuyez les controverses vaines de l'esprit : les philosophes ont trop d'orgueil de leurs pensées pour que vous puissiez espérer de les toucher. Mais dans vos relations avec les petits et les pauvres, versez sur toutes les plaies l'huile bénie de votre amour. Que ces déshérités de la vie, à vous voir, à vous aimer, soient inclinés à vous entendre. Oh ! comme plus facilement vous convaincrez la tête, si le cœur vous est donné !

Ne vous rebutez pas des mépris, des ingratitude : n'est-ce pas pour Dieu que vous vous donnez ? N'ayez pas peur des persécutions : il faut que les persécutions aient lieu puisque vous êtes à Jésus et que le monde hait Jésus.

Ni la crainte ni un calcul inopportun ne doivent vous engager à pactiser avec l'erreur. Vous n'êtes mêlés aux autres que pour porter en eux la lumière de votre foi. Lorsqu'un ami vous entraîne à céder quelque chose de votre foi ou de votre vertu, brisez net un pareil contact. Il ne faut pas exposer son âme, même pour le salut d'un autre.

Fuyez donc avec soin tout rite impie, tout usage impur, dût-il vous en coûter la vie du corps ! éloignez-vous des spectacles, des réjouissances publiques, des festins idolâtres et des sacrifices. Acceptez le serment par le salut de l'Empereur, car alors vous ne témoignez que de votre attachement au prince ; mais ne jurez jamais par les dieux ou par toute formule qui suppose une divinité fausse. Si votre commerce doit en souffrir, réjouissez-vous, fils bien-aimés, de souffrir pour Jésus-Christ. Croyez-vous qu'il ne puisse vous rendre au centuple ce que vous perdrez pour sa gloire ?

Il est au milieu de vous, il veille sur vous. Ayez confiance en lui !

Il y eut un silence que rompit le chef de la communauté.

— Père, parlez-nous maintenant du Christ. Ne l'avez-vous pas vu et entendu ?

Lorsqu'il parlait à Sittius Coniunctus d'une réunion de Juifs, supposée par lui d'improvisation, sans aucun indice sérieux, Polybius ne croyait pas être si près de la vérité. Debout contre la muraille, changeant parfois l'attitude pour tromper la fatigue, il avait, au ton égal de la voix, compris qu'on débutait par une lecture. Mais de cette lecture presque tout lui avait échappé. Au-dessous de lui, près du bassin que découvrait l'échancrure du toit, un marbre se dressait : Amour appuyé sur une colonne, le bras droit replié derrière la tête dans un geste d'enfant, le visage souriant, élevant de la main gauche la coquille d'où l'eau devait sourdre dans une vasque. Tour à tour voilée d'ombre ou baignée de lune, la statue charmante lui apparaissait comme un symbole de son amour et de la capricieuse attitude de Vera, et sur elle, comme fasciné, son regard restait fixé !

Il s'en détournait pourtant : une voix jeune commençait à parler. Était-ce Caesius ? — Coûte que coûte il fallait entendre. Il fit un pas encore vers le volet entr'ouvert... Puis, retenant sa respiration, un autre encore...

Cette fois les mots lui parvenaient, assez distinctement pour qu'il pût les comprendre. Il écouta...

Peu à peu un sourire de satisfaction détendit ses traits. Il lui eût été difficile d'accuser des Juifs dont rien n'eût établi la culpabilité. Mais il avait là des chrétiens, un chirurgien de cette race perverse déjà condamnée pour athéisme et complot contre la sûreté de l'État. Sans doute les événements récents avaient émoussé la vigilance du Pouvoir ; mais d'un jour à l'autre les poursuites pouvaient reprendre ; en tout cas, décriés comme ils l'étaient à Pompeia, rien ne serait plus facile que de les accuser d'exciter les Juifs à la révolte et de décider l'édile à en garder en prison quelques-uns — ceux que lui, Polybius, dési-

(1) *Lettre aux Romains*, chapitre XII.